

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

9
2022

DIACHRONIQUES

TRADUCTION
ET DIACHRONIE

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

TRADUCTION ET DIACHRONIE

Traduction et diachronie : enjeux théoriques · Hilla Karas & Hava Bat-Zeev Shyldkrot

HILLA KARAS & HAVA BAT-ZEEV SHYLDKROT

Traduction et diachronie : enjeux théoriques

THIERRY PONCHON

L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (*Li Livres de confort de Philosophie*) de la *Consolatio Philosophiæ* de Boèce

REVITAL REFAEL-VIVANTE

Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge

TOVI BIBRING

« Quand les loups étaient trilingues » : questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale

ALAIN CORBELLARI

Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d'*Aucassin et Nicolette*

NITSA BEN-ARI

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut

SARA RALIĆ

Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et la voix de ses traducteurs

OLIVIER SOUTET

Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II

ISBN de ce PDF :
979-10-231-3093-5

Diachroniques

n° 9 – 2022

Revue de linguistique française diachronique

Traduction et diachronie

Traduction et diachronie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Les SUP sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN édition papier : 979-10-231-0694-7
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3093-5
© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

TRADUCTION ET DIACHRONIE : ENJEUX THÉORIQUES

Hilla Karas
Université Bar-Ilan

Hava Bat-Zeev Shyldkrot
Université de Tel Aviv

7

DIACHRONIQUES 9 • SUP • 2022

Ce volume de la revue *Diachroniques* est consacré à la traduction diachronique, qui évoque les traductions d'une langue à une autre ainsi qu'au sein d'une même langue, qualifiées selon le cas d'« inter- » ou d'« intralinguales ». Ces traductions se manifestent de façons variées, d'une part comme outils de communication et, d'autre part, comme moyens de formation et de transmission de la culture et du savoir. Ces deux fonctions associées à la traduction sont connues depuis les plus anciennes civilisations et présupposent, au-delà de l'aspect linguistique, le franchissement de frontières multiples (relatives aux périodes historiques, aux lieux géographiques, aux classes sociales, aux idéologies, aux genres, aux métiers et d'autres encore). Cependant, l'importance accordée à la traduction en tant que processus, activité ou art, de même qu'à la discipline qui s'y intéresse, nommée *traductologie*, a souvent été dévalorisée¹. Signalons que sans les effets du phénomène traductif, une grande partie de la culture antique et des cultures plus tardives n'aurait pas été transmise à de

1 Raymond van den Broeck, introduction à James S. Holmes, *Translated! Papers on literary translation and translation studies*, Amsterdam, Rodopi, 1988, p. 1-6.

nombreuses populations hétérochtones ou postérieures². L'omniprésence de la traduction, qui est constamment accessible de nos jours par les outils numériques, fait qu'on la prend pour acquise sans toujours apprécier les difficultés rencontrées pour la rendre adéquate.

8

La traduction se produit toujours à partir d'une certaine diachronie, même quand le texte est traduit peu de temps après sa constitution. En outre, toute traduction entraîne la résolution de divergences culturelles, stylistiques et linguistiques. Néanmoins, ces obstacles sont souvent moins attendus et moins saillants dans une traduction intralinguale, où c'est surtout la distance chronologique qui crée pareils écarts³. Par exemple, au sein d'une même langue, des périodes distinctes adoptent des genres et des modèles littéraires spécifiques. Ainsi, la littérature de la culture féodale présente des particularités aussi bien dans les mœurs décrites que dans le style, de même que les chroniques du xv^e siècle ou encore les sonnets du xvi^e. De plus, l'évolution linguistique produit des modifications phonétiques, des structures morphosyntaxiques variées, un vocabulaire différent et d'autres modèles lexico-sémantiques.

Même les textes modernes traduits aux xx^e et xxi^e siècles se voient souvent renouvelés (retraduits) au bout d'une certaine période, pour des raisons linguistiques et culturelles⁴. Tout particulièrement, outre les changements qui s'introduisent peu à peu dans la langue, sans qu'on s'en aperçoive toujours, les normes linguistiques et stylistiques varient assez rapidement et un certain style jadis perçu comme populaire, voire vulgaire, devient acceptable et adéquat⁵. D'ailleurs, il arrive que les normes

2 José Lambert, « Translation today and translation research: A world story », *Approaches to Translation Studies*, 42, 2015, p. 13-56.

3 Voir par exemple chez Georges Steiner, qui note que « le processus de la traduction diachronique au sein de la langue maternelle est si constant qu'on le fait inconsciemment, et que l'on s'arrête rarement pour noter ses subtilités formelles » (*After Babel. Aspects of Language and Translation* [1975], Oxford, Oxford UP, 2^e éd., 1992, p. 29, nous traduisons).

4 Voir Isabelle Desmidt, « (Re)translation revisited », *Meta*, vol. 54, n° 4, 2009, p. 669-683.

5 Voir Gideon Toury, *Descriptive Translation Studies and beyond* [1995], Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, 2012, p. 76-77.

traductives dans certaines circonstances différent de celles admises pour les textes originaux⁶.

À LA RECHERCHE D'UNE SOURCE

La traduction à partir d'une langue ancienne, et même morte, répond à des enjeux qui lui sont propres, et plus difficiles à résoudre. Avant tout, le traducteur est censé choisir la version à traduire parmi celles existantes, que ce soit dans la même langue ou dans une autre. Ce problème est particulièrement aigu dans une culture source qui précède l'invention de l'imprimerie, où les datations et le statut des diverses versions ne sont pas évidents. Ainsi, dans une tradition manuscrite donnée, la variation des manuscrits reflète indirectement des hésitations et des répétitions, formant dans leur ensemble la mémoire collective d'un texte commun, un type d'*architexte*⁷.

Il s'ensuit que le traducteur a recours à un certain texte, qu'il considère comme le plus complet, le plus accessible ou le plus riche, tout en sachant qu'il ne s'agit pas forcément de la version autographe. Conséquemment, l'avantage d'utiliser une édition scientifique devient clair : elle présente souvent une collation des principaux manuscrits, explique les variantes et attire l'attention sur des aspects linguistiques. En outre, l'éditeur facilite fréquemment la compréhension des faits historiques, littéraires et culturels contextuels, qui nécessitent une certaine expertise dépassant le texte lui-même. L'édition scientifique utilisée comme texte source possède donc des avantages importants, ainsi que l'inconvénient d'éliminer la pluralité caractérisant la tradition manuscrite et de ne représenter que la perspective de l'éditeur⁸.

Notons que dans de nombreux cas la traduction est rédigée par le chercheur qui établit l'édition scientifique. Parfois, les deux textes se préparent parallèlement et sont publiés dans un même volume

6 *Ibid.*, p. 61-77.

7 Voir Stephen G. Nichols, « Introduction: Philology in a manuscript culture », *Speculum*, vol. 65, n° 1, « The New Philology », dir. Stephen G. Nichols, 1990, p. 1-10.

8 *Ibid.*

bilingue. Il en découle que l'apparat critique est susceptible de résoudre à la fois les problèmes liés à la traduction, au texte de départ et aux rapports existant entre eux. Chaque traduction dérivée d'une édition scientifique ou d'une traduction précédente constitue, en fait, une traduction intermédiaire.

TRADUCTIONS ET TRANSFERTS : UN CORPUS QUI SE CONSTITUE EN PERMANENCE

10 L'influence des traductions antérieures est importante non seulement en soi, comme ensemble de textes disparates, mais également pour la constitution d'une certaine culture formée, entre autres, à partir de ces textes. Tout comme les multiples manuscrits sources d'une œuvre donnée, la totalité de ses traductions détermine la perception et la place qu'elle occupera dans le répertoire culturel du système cible. Ainsi, les omissions, les additions, les modifications et les diverses interprétations, au sein d'une seule traduction ou dans les différentes traductions entre elles, définissent-elles la perception commune des personnages, des événements ou des pratiques sociales ou religieuses figurant dans les textes. Ces faits sont particulièrement significatifs pour des textes anciens qui ont connu un grand nombre de traductions successives⁹. Les retraductions se réfèrent parfois l'une à l'autre, explicitement ou implicitement ; elles vont occasionnellement jusqu'à la mise en question des choix traductifs précédents pour les traductions polémiques¹⁰. Alain Corbellari propose dans le présent volume de considérer certaines traductions modernes d'*Aucassin et Nicolette* sous cet angle.

9 Sur les relations entre traductions successives, voir Şehnaz Tahir Gürçağlar, «Gulliver travels in Turkey: Retranslation and intertextuality», dans Lance Weldy (dir.), *Crossing Textual Boundaries in International Children's Literature*, Newcastle, Cambridge Scholars, 2011, p. 44-58, et Huanyao Zhang et Huijuan Ma, «Intertextuality in retranslation», *Perspectives*, vol. 26, n° 4, 2018, p. 576-592.

10 Anton Popovič, *Dictionary of the Analysis of Literary Translation*, Edmonton/Nitra, University of Alberta/The Pedagogical Faculty, 1976, p. 21.

Nous l'avons signalé d'emblée, le terme *traduction* se référera à la conversion des textes verbaux entre langues différentes ou au sein de la même langue. Toutefois, le fameux classement de Roman Jakobson¹¹ incorpore dans cette catégorie également les transmutations entre systèmes sémiotiques distincts, par exemple le cas d'un roman adapté en tant que film ou sous la forme d'un morceau de musique classique. Certaines théories traductologiques préfèrent utiliser dans ce dernier cas la qualification de *transfert*, que nous conserverons ici¹². Dans le cadre de textes anciens canonisés, l'ensemble des traductions, des transferts et autres documents métatextuels est souvent particulièrement vaste et inclut des éditions scientifiques, des commentaires critiques, des recherches universitaires ainsi que de nombreuses adaptations pour enfants, sous la forme de dessins animés, d'opéras, etc. Ce corpus exerce son influence aussi sur la manière de rédiger de nouvelles traductions, qui adhèrent aux images déjà acceptées du texte et de ses éléments, ou au contraire les rejettent.

En outre, cette matrice de versions modernes offre parfois tout un groupe de textes sources – ce qui invite à la création de traductions compilatives¹³. Tel est le cas, entre autres, de *Tristan et Iseut*, dont la version compilative donnée par Joseph Bédier¹⁴ est devenue canonique, donnant elle-même lieu à des traductions dans différentes langues¹⁵. La mémoire collective de l'ouvrage porte également l'empreinte de l'opéra de Richard Wagner et de certains textes de la tradition anglo-saxonne, comme

-
- 11 Roman Jakobson, « On linguistic aspects of translation », dans Achilles Fang et Reuben A. Brower (dir.), *On Translation*, Boston, Harvard UP, 1959, p. 232-239.
- 12 Voir Rachel Weissbrod, « From translation to transfer », *Across Languages and Cultures*, vol. 5, n° 1, 2004, p. 23-24 et Lieven D'hulst, « (Re)locating translation history: From assumed translation to assumed transfer », *Translation Studies*, vol. 5, n° 2, 2012, p. 139-155.
- 13 Anton Popovič, « The concept "shift of expression" in translation analysis », dans James S. Holmes (dir.), *Literature and Translation: New Perspectives in Literary Studies, with a basic bibliography of books on translation studies*, Leuven, Acco, 1978, p. 78-87, ici p. 20.
- 14 *Le Roman de Tristan et Iseut*, renouvelé par Joseph Bédier, de l'Académie française, Paris, Piazza, 1900.
- 15 Notamment en allemand, anglais, polonais, néerlandais et hébreu.

le roman de Thomas Malory ; les versions cinématographiques reflètent l'impact de ces sources et les transforment en les agençant librement¹⁶.

DEIXIS, ARCHAÏSATION ET MODERNISATION

Francis R. Jones et Allan Turner décrivent la manière dont l'ancienneté d'un texte se représente dans le texte lui-même ainsi que dans ses traductions, tant au niveau de la langue qu'au niveau textuel¹⁷. Pour illustrer ce fait, ils utilisent le terme *deixis*, non pas dans son sens linguistique habituel mais d'une manière figurative. Selon eux, les détails à valeur déictique peuvent se présenter en tant que :

- 12
- formes linguistiques qui se réfèrent de manière assez évidente à des périodes distinctes de la langue (*avoit*, *ardre* dans le sens de « brûler », *siècle* dans le sens de « monde », *en la mer* où l'usage de la préposition devant l'article est désuet) ;
 - attitudes vis-à-vis de certains faits ou de certaines situations propres à une période historique donnée, telles que des professions, des pratiques sociales et religieuses obsolètes, comme la vente des indulgences, la chevalerie ou la consultation de l'oracle à Delphes ;
 - usage de modèles littéraires associés à une époque, notamment certains genres typiques propres à une période (par ex. l'épopée grecque), des styles, comme la préciosité, ou des thèmes et des motifs relatifs à l'intrigue ou aux protagonistes. À cette catégorie appartiennent également les types de discours (par ex. le discours académique, relativement nouveau) ou les marques d'un registre (par ex. la représentation écrite du langage parlé et de l'argot, apparemment assez récente aussi) ;
 - il convient de noter que la simple présence des éléments déictiques dans le texte ne signifie pas que le lecteur moderne soit toujours en mesure de les déchiffrer, en particulier si les différents paramètres ne

16 François Amy de la Bretèque, « Versions récentes de la légende de Tristan et Iseut au cinéma : entre prosaïsme et puérité y avait-il un autre choix ? », *Babel*, 15, 2007, p. 213-227.

17 Francis R. Jones et Allan Turner, « Archaïsation, modernisation and reference in the translation of older texts », *Across Languages and Cultures*, vol. 5, n° 2, 2004, p. 159-185.

forment pas un tableau complet et compatible avec les idées connues auparavant. Ainsi, pour le lecteur non initié, le Moyen Âge signifie l'ère de l'amour courtois et de la chevalerie, et ne s'associe guère aux comportements débauchés et à la promiscuité qui caractérisent les clercs dans les fabliaux.

Les éléments déictiques permettent d'indiquer soit le temps réel ou imaginé de la rédaction de l'œuvre, soit celui de l'univers interne qu'elle expose. Le traducteur peut donc décider de conserver de manière partielle ou intégrale la référence directe ou indirecte à cette période ; il peut également la rendre plus ou moins explicite, en prenant en considération ses propres aptitudes langagières ainsi que les capacités interprétatives du lecteur supposé.

L'archaïsation ou la modernisation des éléments en question peut être minimale, obtenue grâce à une langue ou à une culture modernes non marquées, mais facilement compréhensibles. Alternativement, le texte cible peut être ostensiblement orienté vers le passé ou vers le présent. La position recherchée dans le continuum entre ces deux extrémités dépend souvent des rôles que joue la *deixis* dans le tissage de l'ouvrage et ses différents volets.

Notons que les mêmes alternatives se présentent quant aux stratégies traductives : la préférence pour un style archaïsé ou très soutenu dans les traductions, dominante à certaines périodes (mais pas forcément dans la littérature d'origine dans la même langue), peut également renforcer l'impression anachronique de l'ouvrage.

IDENTITÉ PROFESSIONNELLE DU TRADUCTEUR

L'identité professionnelle du traducteur entraîne de vives discussions, du fait qu'elle influe sur la modalité de son travail et qu'elle est susceptible de déterminer sa réception¹⁸. Hilla Karas explore cette question et se

18 Voir Rakefet Sela-Sheffy, « How to be a (recognized) translator: Rethinking *habitus*, norms, and the field of translation », *Target*, vol. 17, n° 1, 2005, p. 1-26, et Andrew Chesterman, « Bridge concepts in translation sociology », dans Michaela Wolf et Alexandra Fukari (dir.), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, 2007, p. 171-183.

demande, à la suite de Mary Snell-Hornby, à qui revient la responsabilité du produit cible lorsqu'il s'agit de textes anciens¹⁹. Par *responsabilité* on entend ici le pouvoir, attribué d'office au philologue, d'observer et de conserver la qualité de ces textes sans endommager le patrimoine littéraire. C'est la connaissance linguistique, historique et culturelle qui procure au philologue cette autorité aux yeux du monde littéraire et du public. Karas signale que les « spécialistes » qui se livrent au transfert du texte ancien mettent l'accent sur l'un des deux piliers fondamentaux de l'œuvre traductive. Certains s'intéressent plutôt à la philologie et au déchiffrement du texte source, et par conséquent prêtent surtout attention à ce domaine, alors que d'autres valorisent surtout la composante littéraire et se consacrent davantage à l'aspect créatif et à la dimension esthétique du travail traductif. Pour les textes anciens la question est encore plus nuancée, puisque leur lecture est plutôt réservée aux experts et aux philologues. La tentative de la part du philologue de reproduire et de reconstituer le texte d'origine en comparant plusieurs versions (méthode de Lachmann), ou de choisir la plus complète ou la plus belle (méthode de Bédier), ne s'arrête jamais. Il existe de nos jours, bien entendu, d'autres approches inspirées de ces deux grandes méthodes²⁰. Les philologues repèrent des nouveautés à la suite desquelles les textes sont réexaminés et rediscutés continuellement. Il s'ensuit que même pour des textes du Moyen Âge, l'accord n'est pas unanime et les discussions autour de la source d'une certaine œuvre reviennent tour à tour.

Le philologue, contrairement au traducteur des œuvres littéraires, est souvent à la recherche de traits spécifiques, d'un texte distinctif comparé aux autres textes du même auteur, d'une même période ou d'une même région. Ces particularités lui permettent de saisir de nouveaux faits intéressants, d'ordre linguistique ou stylistique, auxquels l'attention n'a pas été portée jusque-là, ayant probablement été pris pour marginaux.

19 Voir Hilla Karas, « Du traducteur-philologue », *Helkat Lashon*, 43, 2011, p.87-99 [en hébreu]; Mary Snell-Hornby, *The Turns of Translation Studies*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, 2006, p.172-174.

20 Sur les méthodes d'édition et leur pertinence, voir Peter F. Dembowski, « The "French" tradition of textual philology and its relevance to the editing of Medieval text », *Modern Philology*, vol. 90, n° 4, 1993, p.512-532.

Le concept sociologique d'*habitus* proposé par Pierre Bourdieu attribue au philologue un statut scientifique particulier²¹. L'*habitus* du philologue est constitué à la fois de techniques et de savoirs très précis qui lui sont propres et, par ailleurs, d'un ensemble de valeurs. Par exemple, une grande importance est accordée aux notes infrapaginales et à l'apparat scientifique qui accompagne le texte. L'autorité attribuée au philologue ainsi que l'*habitus* mentionné établissent ensemble une tradition traductive, due à l'évolution particulière de la discipline philologique et à sa place dans l'histoire de la traduction.

D'ailleurs, il est intéressant de noter que les œuvres littéraires canoniques des XVIII^e et XIX^e siècles sont retraduites aux XX^e et XXI^e siècles en moyenne tous les cinquante ans²². Celles du Moyen Âge, en revanche, ont été retraduites maintes fois aussi bien au Moyen Âge même que dans des périodes plus récentes, et surtout au XIX^e siècle, au moment où l'étude des textes de l'ancien français a été inscrite au programme scolaire²³.

On pourrait se rendre compte du rôle important du philologue et de son autorité par le fait que même s'il n'est pas responsable de la traduction, son cachet est mis sur la publication soit par l'insertion de son édition critique, soit par l'addition d'une préface ou d'une introduction écrites par lui, ou par la mention de son nom comme directeur de collection²⁴.

21 Voir Michaela Wolf, « The sociology of translation and the “activist turn” », dans Claudia V. Angelelli (dir.), *The Sociological Turn in Translation and Interpretation Studies*, Amsterdam, J. Benjamins, 2014, p. 7-23.

22 Voir Nitsa Ben-Ari, *Romanze mit der Vergangenheit: Der deutsch-jüdische historische Roman des 19. Jahrhunderts und seine Bedeutung für die Entstehung einer jüdischen Nationalliteratur*, Tübingen, De Gruyter, 2012.

23 Voir Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Les études médiévales dans les enseignements en France. Une rétrospective », *Perspectives médiévales*, 39, 2018 (en ligne).

24 Voir Hilla Karas, « Le statut et le fonctionnement des traductions de l'ancien français en français moderne », thèse de doctorat (non publiée), Université de Tel Aviv, 2011, p. 339-340.

STATUT DU TEXTE DANS LA CULTURE CIBLE

16

Il est souvent assez étrange de retrouver les mêmes œuvres littéraires à des endroits ou à des moments très éloignés. En revanche, ce phénomène n'est guère étonnant quand il s'agit d'écrits répandus dans des régions voisines ayant des frontières en commun. Les différentes versions de *Tristan et Iseut* provenant de sources variées constituent un exemple couramment cité. La proximité et le contact des régions concernées ont fréquemment causé des guerres, des occupations et des réorganisations de frontières. Cela explique les influences culturelles réciproques que l'on trouve en abondance entre la France et l'Angleterre, ou encore entre la France et l'Allemagne. La légende arthurienne, aussi bien connue en France qu'en Angleterre, illustre bien ce fait également. Les guerres de religion ont aussi provoqué des changements de territoires, laissant des vestiges fragmentaires dans un pays propice aux invasions.

En revanche, s'agissant de certaines œuvres, on découvre des sources dans diverses traditions ou dans des pays lointains, et même à travers le monde. On évoquera par exemple le conte de *Kalila et Dimna*, transféré depuis l'Inde antique *via* la Perse à travers les pays arabes, et la langue latine, jusqu'au castillan et d'autres langues du monde, y compris l'hébreu, comme le montre Revital Refael-Vivante.

Les transitions géographiques, chronologiques et linguistiques qui se déroulent souvent par l'intermédiaire de la traduction permettent, et même encouragent, l'établissement de canons littéraires nationaux et universaux. En effet, on peut, avec Johann Wolfgang von Goethe (1827), considérer une *Weltliteratur* formant un ensemble d'œuvres littéraires admis comme consacré dans le canon national d'abord, et mondial ensuite²⁵. Pour Goethe, cette *Weltliteratur* est orientée vers les lecteurs occidentaux, elle est conservatrice et semble peu dynamique.

25 Voir, par exemple, Johann Peter Eckermann, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens* [1885], Leipzig, Brockhaus, 1994, p. 132; et Fritz Strich, *Goethe and World Literature*, trad. Cecilia Agnes Melvil Sym, London, Routledge & K. Paul, 1949, p. 349. Resté attaché à la figure de Goethe, le terme a cependant probablement été employé par des prédécesseurs.

Pascale Casanova a repris cette idée de *Weltliteratur*, et l'a modifiée pour introduire la « république mondiale des Lettres »²⁶. Selon elle, tous les écrivains ont envie d'appartenir à cette république, quelles que soient leur langue et leur culture. Il incombe donc au traducteur de servir d'agent médiateur entre celle-ci et son peuple, permettant ainsi à une communauté de faire partie de cette prestigieuse institution, représentant la littérature depuis la vieille Antiquité jusqu'à celle des temps modernes²⁷. En outre, les agents traducteurs tout comme l'entreprise de la traduction participent au renouveau et à la modification constants du corpus de cette même république. Ainsi, l'axe chronologique exerce une influence sur la « transaction » du capital littéraire lors de la publication et de la réception d'une traduction, par exemple dans les cas où une langue a été « nationalisée » assez tardivement, est restée longtemps invisible dans les grands centres littéraires, ou bien où une littérature donnée acquiert du prestige grâce à sa relative ancienneté. Tous ces aspects sont susceptibles d'être modifiés au fil du temps.

INDÉTERMINATION

Willard Quine décrit l'indétermination de la langue sous trois angles²⁸. Premièrement, deux personnes au comportement linguistique similaire, confrontées au même stimulus, peuvent exprimer des significations distinctes tout en produisant le même énoncé. En d'autres termes, la divergence des signifiés découle aussi des variations personnelles. Deuxièmement, une même interprétation peut s'exprimer par différents signes au sein de la même communauté linguistique. Troisièmement, cette situation, bien entendu, est également possible dans le contexte

26 Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Le Seuil, 1999.

27 Ead., « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, 2002, p. 7-20.

28 Willard Quine, « Translation and meaning », dans *Word and Object* [1960], Boston, MIT Press, 2013, p. 23-72.

interlingual de la traduction²⁹. En conséquence, une même expression peut se trouver traduite de diverses manières par des traducteurs compétents ou professionnels.

Dans l'expérience de pensée de Quine, un linguiste rencontre dans la jungle un indigène pour la première fois. Il est impossible de savoir si le terme qu'il prononce se réfère à un animal, à sa vitesse, ou au moustique sur son oreille gauche. L'incertitude persiste et même se renforce dans ces circonstances où il manque l'intermédiaire d'un traducteur ou d'un autre informateur que l'on puisse interroger directement. Ce contact initial exemplifie l'« impossibilité de la traduction radicale », à la suite de quoi l'établissement d'une signification stable et immuable des énoncés et la production d'une traduction d'une qualité garantie deviennent impossibles³⁰.

18

Signalons que la situation décrite ci-dessus présente une affinité considérable avec la rencontre du lecteur-chercheur moderne et du texte antique, dont la langue et le milieu restent en partie hors d'atteinte. Or, les textes antiques des langues anciennes se traduisent partout et depuis bien longtemps, malgré le degré élevé d'incertitude. Comment les traducteurs s'en sortent-ils ?

En effet, l'expérience de Quine peut susciter certaines questions, comme l'avance Maria Tymoczko³¹. Elle proteste contre la « traduction radicale », dérivant à ses yeux de la suprématie supposée de la langue métropolitaine par rapport à celle de la « jungle », l'apprentissage de cette dernière étant présentée comme inutile, *a fortiori* au moyen d'une assimilation à long terme – alternative que le philosophe manque de considérer.

Toutefois, Tymoczko soutient que l'indétermination est bien réelle pour les traductions à partir du vieil irlandais : il s'agit non seulement là d'une langue morte, sans communauté parlante à laquelle il resterait possible de s'assimiler en pratiquant une attitude de respect, d'ouverture

29 Voir Anthony Pym, *Epistemological Problems in Translation and its Teaching*, Calaceit, Caminande, 1993, p. 50-64.

30 Willard Quine, « Translation and meaning », art. cit.

31 Maria Tymoczko, « On translating a dead language », dans *Translation in a Postcolonial Context*, Manchester, Saint Jerome, 1999, p. 146-162.

et d'égalité – ceci serait valable pour toute langue ancienne ; à son avis, la particularité de l'irlandais réside dans le fait que l'usage de cette langue a été interrompu pendant plusieurs siècles, ce qui n'est pas le cas des langues ayant connu une longue tradition continue d'emploi et de recherche, telles que l'hébreu, le grec, le latin ou encore le sanscrit. Plus ancienne colonie de la Grande-Bretagne (depuis le Moyen Âge), l'Irlande a effectivement perdu sa langue au niveau du quotidien. De plus, Tymoczko souligne qu'à la différence des langues susmentionnées l'irlandais manque d'une « tradition littéraire canonique », à la fois dans le sens du corpus textuel nécessaire et du nombre de versions du même texte.

Selon Tymoczko, les théories traductologiques qui ne traitent pas des traductions à partir de langues mortes ne permettent pas une généralisation suffisante. En ce sens, l'idée de « traduction radicale » développée par Quine est importante. À la première lecture, les textes antiques ou en langue morte n'ont littéralement aucun sens, mais les traducteurs parviennent néanmoins à déchiffrer et traduire la plupart d'entre eux, malgré les difficultés déjà citées ici, telles que les mots rares, l'orthographe ou la référence à des pratiques culturelles opaques³². En fait, Tymoczko nous invite à discuter et à pratiquer ce qu'elle nomme la « traduction non radicale », c'est-à-dire le recours aux connaissances existantes provenant d'autres sources, ou aux hypothèses soulevées par ces connaissances, et à l'aide d'un travail circulaire et récursif permettant de combler ces écarts et ces lacunes.

Ce procédé s'accomplit à maintes reprises jusqu'à l'acquisition de connaissances suffisantes, tout comme il se fait pour tout locuteur, dans sa langue maternelle.

Cela renforce l'autorité du linguiste ou du philologue ci-dessus évoquée, et explique l'une des raisons de la retraduction des anciens textes – due à la découverte de nouvelles informations linguistiques ou historiques, ou bien au repérage de versions inconnues d'œuvres déjà traduites.

32 *Ibid.*, p. 153.

STATUT DU TEXTE DANS LA CULTURE CIBLE

Nous l'avons souligné, le texte ancien traduit appartient souvent à un canon universel (*Weltliteratur*, « république mondiale des Lettres ») ou supranational (européen, chrétien). Au-delà de son effet sur le statut du texte de départ et de son auteur, la traduction pourrait donc permettre aux lecteurs de la langue cible de rejoindre eux-mêmes la « famille des nations », grâce à leur connaissance du texte prestigieux³³. Parfois, un ouvrage canonique est réintroduit dans une culture qui le considère comme archaïque ou impertinent, par exemple à cause d'une image acceptée ou d'une traduction existante qui ne se conforme plus aux normes courantes. Dans ce cas, la traduction est susceptible de donner au texte un aspect plus adapté aux nouvelles circonstances³⁴.

20

Quelquefois la traduction d'un texte ancien participe à la formation d'un canon littéraire, national ou autre, comme il en va de la pseudo-traduction d'Ossian³⁵ ou des œuvres antiques françaises ou espagnoles comme la *Chanson de Roland* ou *El-Cid*³⁶.

Le texte traduit joue parfois un rôle quelque peu marginal dans une discussion plus vaste, par exemple dans les cas où il suscite un intérêt axé sur des institutions juridiques, culturelles ou sociales comme la chevalerie plutôt qu'un intérêt littéraire³⁷. Alternativement, les traductions individuelles ou consécutives d'un ouvrage dans une certaine langue d'arrivée servent parfois de témoins indiquant des faits linguistiques en vigueur au moment de la traduction³⁸.

33 Lawrence Venuti, « Translation and the pedagogy of literature », *College English*, vol. 58, n° 3, 1996, p.327-344.

34 Cecilia Alvstad et Alexandra Assis Rosa, « Voice in retranslation. An overview and some trends », *Target*, vol. 27, n° 1, 2015, p.3-24, ici p. 14-15.

35 Voir Susan Bassnett, *Reflections on Translation*, Bristol/Buffalo/Toronto, Multilingual Matters, 1992, p.6.

36 Voir Hilla Karas, « Intralingual intertemporal translation as a relevant category in translation studies », *Target*, vol. 28, n° 3, 2016, p.445-467.

37 Voir Jean Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie, considérée comme un établissement politique et militaire*, Paris, N.-B. Duchesne, 1743.

38 Voir dans le présent volume la contribution de Thierry Ponchon ; voir également Michèle Goyens et Willy van Hoecke, « La traduction comme

Le présent volume aborde certaines des problématiques qui viennent d'être citées. Thierry Ponchon compare et étudie les classes des modaux et leur diverses traductions en latin et en ancien français. Dans une optique guillaumienne de la psychomécanique du langage, suivant la *Systématique de la langue française* de Gérard Moignet et les *Essais de systématique énonciative* d'André Joly, il essaie de délimiter la modalité épistémique en la replaçant dans l'acte de l'énonciation, en dégageant un *continuum*. Il évoque longuement les difficultés auxquelles on se heurte voulant définir « les verbes modalisateurs » selon leur conception « étroite » ou « large ». Ce faisant, il passe en revue les diverses tentatives de classement et de typologie des modalités et propose, en guise d'exemple, une analyse contrastive des emplois des verbes de modalité épistémique, d'un point de vue sémantique, à travers trois dominantes majeures (réflexive, doxastique et noologique) et d'un point de vue syntaxique, à partir d'un texte emblématique – la *Consolatio Philosophiae* de Boèce (début VI^e siècle) – et de sa traduction, sous le titre *Li Livres de Boece de consolation de Phylosophie*, par Jean de Meun (fin XIII^e – début XIV^e siècle). Il est bien connu que la traduction d'œuvres latines est au cœur des pratiques de l'époque médiévale tardive. Dans une tentative de faire connaître l'héritage latin, sa pensée et son savoir, la traduction a acquis une grande importance déjà au Moyen Âge. La pesée critique du traducteur et son importance deviennent alors un objet de recherche. Un des points sensibles dans ce type de traductions touche à la transposition de la modalité, et tout particulièrement la modalité épistémique. La traduction sert donc à comparer les expressions de la modalité dans les deux langues, ainsi qu'à mettre en lumière certains aspects de l'évolution diachronique des termes français vis-à-vis de leurs étymons latins. Thierry Ponchon admet que toutes les définitions des modalités se fondent dans la manière dont un locuteur pensant détermine la valeur de vérité d'un énoncé. Le locuteur est donc la source du jugement de l'énoncé. Il conclut enfin que les classements proposés des différents marqueurs ne

source pour l'étude d'anciens états de langue », *Le Moyen Français*, 44-45, 2000, p. 243-264; *eid.*, « Traduction et linguistique diachronique : une relation de pourvoyeur à bénéficiaire », *Linguistica Antverpiensia [N.S.]*, 1, 2002, p. 97-108.

permettent pas de faire de la modalité épistémique une classe homogène. Ayant recours à l'établissement de graphes constructeurs des liens sémantiques, il illustre la variété et les variations des verbes français utilisés pour traduire ou transposer cette modalité.

Revital Refael-Vivante examine les activités traductives des juifs en Europe, qui connaissent un essor important au Moyen Âge, tout particulièrement à partir des XII^e et XIII^e siècles. Les traductions de l'arabe vers l'hébreu sont devenues une nécessité à la fin du XII^e siècle dans l'Espagne chrétienne, dans le contexte de la diffusion de la culture andalouse parmi les juifs qui ne connaissaient pas l'arabe. En même temps, une attitude ambivalente à l'égard des entreprises de traduction est apparue. La popularité de la littérature étrangère a encouragé les auteurs hébreux, qui s'opposaient à la culture du livre étranger, à écrire des œuvres originales en hébreu, exprimant ainsi une critique de l'acte même de traduction. L'autrice essaie de dégager les raisons pour lesquelles, en dépit de cette opposition, les traductions ont été produites. À cette fin, les préfaces des traducteurs de trois œuvres littéraires classiques du Moyen Âge sont examinées. L'analyse de ces préfaces met en évidence les problèmes rencontrés par les traducteurs et les solutions proposées. En outre, les motivations et les tendances du traducteur, ainsi que la relation complexe entre l'œuvre étrangère et son adéquation au public juif, y sont exposées. Les préfaces étudiées sont celle apportée par Abraham Ibn Hasdai au *Fils du roi et le moine* (XIII^e siècle), celle de Jacob ben Eleazar à *Kalila et Dimna* (XIII^e siècle) et, enfin, celle de Kalonymus, fils de Kalonymus, au *Traité des animaux* (XIV^e siècle). Enfin, l'introduction de l'auteur de l'œuvre originale est comparée à l'avant-propos du traducteur afin de bien clarifier le statut du nouveau produit.

Tovi Bibring évoque dans sa contribution un isopet de Marie de France sur le thème du « loup à l'école ». La fable évoque un prêtre tentant d'enseigner l'alphabet à un loup, lequel parvient effectivement à en répéter les trois premières lettres. Le prêtre poursuit donc, et lui demande de composer un mot ; le loup s'écrie : *agneau*. Ce texte de Marie de France donne naissance à deux autres versions médiévales : la première, hébraïque, est rédigée par Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, un juif érudit de Rouen, vers 1190 ; la seconde fait partie d'un recueil anonyme latin, *Le Dérivé complet*, composé au XIII^e siècle. Ces trois versions, en langues

différentes, sont à peu près contemporaines, produites dans un espace géographique assez proche. L'axe diachronique de l'étude se prolonge au-delà de la période médiévale, grâce à quatre versions modernes : les traductions françaises de Jeanne-Marie Boivin et Laurence Harf-Lancner (1996) et de Charles Brucker (1998), et les traductions anglaises de Harriet Spiegel (1987) et de Sara Kay (2014). La contribution de Tovi Bibring illustre la manière dont les transpositions modernes d'une part, et la *translatio* médiévale d'autre part, interprètent les nuances linguistiques et littéraires de la fable. En effet, le texte fait apparaître plusieurs questions, souvent liées à l'indétermination de l'ancienne langue de départ ; les versions tardives résolvent ces questions de diverses manières. Ainsi, ce que le curé voulait apprendre au loup n'est en définitive pas si clair, ni d'ailleurs l'alphabet auquel il se réfère. Par conséquent, les textes présentent des solutions variées à la reconstruction de l'effet comique lié au nom *agneau*, qui rappelle les lettres apprises. Le réseau des significations symboliques reliées à ces enjeux semble représenter des thèmes généraux, comme la contradiction entre l'acte intellectuel de l'apprentissage des lettres d'une part, et le désir de dévorer, d'autre part. Le paradoxe du loup qui apprend correspondrait, selon les différents contextes, à la lutte entre nature et nourriture, ou entre l'humain et l'animal. Il pourrait renvoyer au conflit entre juifs et chrétiens, entre instincts naturels et éducation ou érudition, ou bien encore entre hypocrisie et tendance à mentir d'une part, et discours véridique d'autre part.

Alain Corbellari s'intéresse à la petite chantefable *Aucassin et Nicolette*, qui s'est vue modernisée maintes fois depuis la découverte du manuscrit la contenant au XVIII^e siècle par La Curne de Sainte-Palaye. Son étude compare certaines traductions publiées au cours du XX^e siècle dans le but de repérer les raisons expliquant certains choix stylistiques de deux traductions : celle de Gustave Michaut (en 1901, republiée en 1929) et celle d'Albert Pauphilet (en 1932). Les deux semblent, selon Alain Corbellari, se référer au fameux exemple du *Roman de Tristan* de Joseph Bédier. Le modèle de Bédier a connu un succès énorme à partir de la Grande Guerre jusqu'aux années 1970. La version de Michaut, accompagnée d'ailleurs de la préface de Bédier lui-même, suit ce modèle de près, avec sa tendance vers l'archaïque et même le calque. Albert Pauphilet, quant à lui, semble s'écarter du modèle en préférant une syntaxe plus

moderne, allégée, même s'il utilise parfois un vocabulaire vieilli et des formules démodées. Certaines de ses expressions paraîtraient quelque peu poussiéreuses aux yeux du XXI^e siècle ; il ne faut cependant pas oublier qu'il fut le premier à se rebeller, quoique subtilement et respectueusement, contre le modèle bédieriste alors dominant. Les deux textes – la chantefable elle-même, et la traduction qu'en donne Pauphilet – se révèlent ici tout autant irrévérencieuses l'une que l'autre au regard de leurs contextes originaux respectifs. Si l'on se dégage de l'exemple particulier d'*Aucassin et Nicolette*, on verra que l'argument d'Alain Corbellari touche une question fort intéressante et plus générale : celle de la retraduction. En effet, un texte ancien donne parfois plusieurs versions dans un intervalle de temps relativement court, l'évolution linguistique ne sachant justifier son retravail. L'une des explications possibles tiendrait à la transformation des normes traductives, fût-ce celles portant sur un genre ou une période spécifique, ainsi que le montre par exemple le style bédieriste pour la littérature courtoise. Un second enjeu, étroitement lié à la retraduction, est ici celui de la traduction polémique, Alain Corbellari suggérant que la traduction de Pauphilet ainsi que la republication de la traduction de *La Curne de Sainte-Palaye* constituent toutes les deux des « réponses », prolongeant une discussion inexprimée concernant le même modèle vénérable.

Nitsa Ben-Ari expose le statut des traductrices depuis le XVII^e siècle, qui suscite un grand intérêt. Elle s'occupe plus particulièrement de la tradition juive, laquelle adopte une attitude peu favorable à l'égard des traductions (et apporte ainsi un écho direct à la contribution de Revital Rafael-Vivante). Elle retrace la voie suivie par les premières traductrices vers l'hébreu, du XVIII^e jusqu'au début du XXI^e siècle. L'autrice retrace l'arrière-plan historique afin de découvrir pourquoi les femmes juives ont été amenées à pratiquer cette activité. L'histoire de quelques femmes pionnières pour leur époque (Rahel Levin, Dorothea von Schlegel, Miriam Markel-Mosessohn) permet de mieux comprendre cet état de fait. En outre, Nitsa Ben-Ari démontre clairement à quel point la langue, l'écriture et la traduction favorisent et encouragent l'évolution culturelle, à travers les époques. Dans une deuxième partie, sa contribution décrit la situation des traductrices israéliennes avant et après la création de l'État d'Israël en 1948. Plusieurs personnages littéraires connus servent

d'exemple, et l'on perçoit bien que le monde littéraire, fermé et alors essentiellement masculin, laissait peu de place aux autrices/traductrices (Devorah Baron, Leah Goldberg). Une troisième partie évalue le statut de la traductrice de nos jours, et présente des données statistiques concernant le prix Tchernichovsky de traduction littéraire en Israël depuis ses origines. Le travail de Nitsa Ben-Ari illustre les énormes barrières que les traductrices juives devaient franchir jusqu'à très récemment encore, et signale que ce n'est qu'à partir des années 1970 que les femmes de lettres, aussi bien traductrices, éditrices que romancières, ont pu enfin s'exprimer librement par écrit. L'autrice voit donc dans l'écriture, sous ses diverses formes, un instrument de changement qui a contribué au développement de l'autonomie féminine.

Sara Ralić cherche, quant à elle, à discerner les indices de la voix du narrateur chez l'écrivain David Albahari. Plus particulièrement, sa contribution examine les fonctions de trois phénomènes qui caractérisent l'œuvre de cet auteur : la métanarration, le métalangage et la métalepse. Dans les trois œuvres d'Albahari qu'elle considère, ces procédés narratifs ou discursifs provoquent non seulement un malaise existentiel, mais ils poussent le lecteur à s'interroger sur la notion même de réalité. Ainsi le travail sur la langue suscite-t-il la réflexion sur la narration, et *vice versa*. Mais les versions françaises de ces ouvrages présentent-elles les mêmes caractéristiques ? La métanarration et la conscience de soi du narrateur permettent de former la voix des narrateurs dans les textes serbes de départ et dans leurs traductions françaises. Les commentaires métanarratifs semblent démontrer l'incapacité de tout locuteur à appréhender le véritable sens du message. Le narrateur, les personnages et le lecteur se retrouvent donc dans le même état d'incapacité. Pour ce qui est du métalangage, il se révèle être le nœud fondamental entre la littérature et la traduction d'une part, et la voix des traducteurs d'autre part : les hésitations et les discussions métalinguistiques typiques des narrateurs originaux ne s'expriment pas toujours dans les traductions françaises. Celles-là deviennent ainsi moins ambivalentes et déstabilisantes. Enfin, la métalepse, établissant son contrat de lecture non pas sur la base de la vraisemblance mais sur une illusion partagée, produit un effet de trouble. Par conséquent, des relations de causalité et même la structure unitaire

du monde et de la vérité représentées dans l'ouvrage sont mises en doute. Plutôt que de narrer un récit, le narrateur trace ses contours alors qu'il s'occupe de l'acte même de narration. L'interdépendance entre les deux niveaux s'articule d'une manière différente, et à un degré différent, dans les ouvrages originaux comparés à leurs traductions. La contribution de Sara Ralić porte donc sur la structuration de ce tissu littéraire réunissant regard, diachronie et géographie, à la fois au sein de textes particuliers et dans leur comparaison avec leurs traductions françaises. Il semblerait que le lecteur français rencontre un narrateur moins désorientant, moins troublant que son homologue serbe.

26

Olivier Soutet discute un aspect apparemment considéré surtout par les ecclésiastiques, et moins par les traductologues. Il vise à comparer les deux formes du rite romain actuellement pratiquées dans l'Église catholique et se concentre tout particulièrement sur la portée de la traduction liturgique lorsque les langues vernaculaires se substituent au latin. Les premières traductions fournies aux fidèles étaient plutôt des explications. La difficulté s'accroît quand la langue vernaculaire devient une forme linguistique reconnue dont le rôle est d'exprimer un certain contenu fixé par le magistère, tout en représentant la diversité des milieux culturels. La réforme de la liturgie est la première à laquelle les Pères conciliaires se sont attelés. Elle est promulguée par le pape Paul VI et suivie de plusieurs aménagements jusqu'à 1970. Cette nouvelle messe fut une source de conflits dans l'Église. Une tentative de conciliation a autorisé certaines paroisses à maintenir la messe ancienne. La solution suggérée par le pape Benoît XVI définit un rite universel sous deux formes. Olivier Soutet défend l'idée que le passage à la langue vernaculaire dans la liturgie n'est pas seulement affaire de traduction ; ce passage comporte également des effets énonciatifs qui resurgissent quand on considère le texte d'un point de vue « variationniste ». Une analyse méticuleuse de la seconde messe est fournie tout en évoquant les conditions extérieures au texte lui-même. L'auteur examine en détails les différences entre les deux messes, les modifications qui y ont été autorisées et sous quelles conditions. Il voit dans la première un texte littéral, correspondant au texte latin dont le but est d'aider le lecteur. La seconde, en revanche, vise surtout à commenter le texte latin et, de ce fait, se trouve souvent en conflit avec ce texte.

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

Hilla KARAS et Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT,
Traduction et diachronie : enjeux théoriques

Résumé

Les traductions servent depuis toujours à communiquer et à transmettre un savoir et une culture. Malgré cette fonction d'agent médiateur, le traducteur a souvent été, et l'est fréquemment encore, dévalorisé. Ce numéro est consacré à la traduction diachronique interlinguale et intralinguale, laissant de côté d'autres documents secondaires considérés comme canoniques, y compris les éditions scientifiques, les commentaires critiques, les recherches universitaires tout comme les nombreuses adaptations pour enfants, dessins animés, opéras, etc. Les autrices abordent plusieurs problématiques importantes que le traducteur est susceptible de rencontrer dans son travail, quand il implique l'axe diachronique. Elles évoquent les difficultés qui surgissent dans le choix du texte source, tout particulièrement, quand le texte à traduire précède l'invention de l'imprimerie. Elles examinent la place du texte dans la culture cible ainsi que l'influence de l'usage des modèles littéraires à différentes périodes. Le statut ambivalent du traducteur est comparé à celui du philologue qui, lui, bénéficie d'une autorité scientifique particulière.

Abstract

Translations have always been used to communicate and transmit knowledge and culture. Despite their function as mediators, translators have often been, and still are, depreciated. This issue is dedicated to interlingual and intralingual diachronic translation of all kinds of literature, excluding other secondary and derived documents,

sometimes considered canonical, such as scientific editions, critical commentaries, academic research as well as many adaptations for children, cartoons, operas etc. The authors address several important issues that translators are likely to encounter when they bridge a diachronic gap. They discuss difficulties concerning the choice of source texts, especially when these precede the invention of print. They examine the cultural status of the target text as well as the influence of various literary models in different periods. The ambivalent position of the translator is compared to that of the philologist, who enjoys a unique and outstanding scientific authority.

236

Thierry PONCHON,

L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (*Li livres de confort de Philosophie*) de la *Consolatio Philosophiae* de Boèce

Résumé

Les traductions d'œuvres latines à la fin du Moyen Âge apparaissent comme un corpus particulièrement intéressant pour étudier les processus d'évolution lexicale et syntaxique, et notamment la transposition de la modalité épistémique du latin à l'ancien français. C'est à partir de la célèbre traduction de la *Consolation* de Boèce par Jean de Meun (fin XIII^e siècle – début XIV^e siècle) que cette analyse est menée, pour montrer d'une part la complexité du travail du traducteur dans son expression de la modalité épistémique à l'aide d'une étude fondée sur les graphes sémantiques et pour apporter d'autre part une réflexion théorique et méthodologique sur la modalité épistémique dans la diachronie.

Abstract

The translations of Latin works at the end of the Middle Ages appear as a particularly interesting corpus for studying the processes of lexical and syntactic evolution and in particular the transposition of the epistemic modality from Latin to Old French. It is from the famous translation of the *Consolatio* of Boethius by Jean de Meun (late 13th century – early 14th century) that this analysis is carried out, to show on the one hand the

complexity of the work of the translator in his expression of the epistemic modality using a study based on semantic graphs and to bring on the other hand a theoretical and methodological reflection on epistemic modality in a diachronic perspective.

Revital REFAEL-VIVANTE,

Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge

Résumé

L'activité des traducteurs juifs se développa à partir du XII^e siècle et se poursuivit jusqu'au XV^e siècle. La demande de traductions depuis l'arabe vers hébreu s'est fait sentir en Espagne, à la fin du XII^e siècle, lorsque la culture andalouse a fini par se répandre parmi de nombreux juifs qui ne parlaient pas l'arabe. Pourtant, l'attitude à l'égard des traductions était pour le moins ambiguë. La popularité croissante de la littérature étrangère incita de nombreux écrivains en langue hébraïque, qui s'opposaient à la quête de la culture étrangère, à écrire des œuvres originales en hébreu, marquant ainsi leur opposition à l'acte de traduction même. À travers cette étude, l'auteur tente de déterminer la raison pour laquelle les traducteurs ont poursuivi leur activité malgré l'ambivalence manifeste que suscitait leur labeur. Les traductions hébraïques de belles-lettres du Moyen Âge sont étudiées d'un point de vue des œuvres originales. L'analyse des introductions permet à l'auteur de comprendre la nature des obstacles rencontrés par les traducteurs pendant leur travail et leurs moyens de les surmonter. Les introductions informent le locuteur des motivations et des inclinations du traducteur. Elles dévoilent la complexité que comprend l'abord de la littérature étrangère et la manière par laquelle cette dernière a été adaptée au public juif. Trois introductions différentes sont analysées : celle précédant *Le Fils du roi et le moine* (XIII^e siècle) d'Abraham Ibn Hasdai ; l'introduction de Jacob ben Elazar à *Kalila et Dimna* (XIII^e siècle) ; puis celle du *Traité sur les animaux* par Kalonymus ben Kalonymus (XIV^e siècle). Il est clair que pour déceler l'essence d'une traduction, la comparaison avec l'œuvre originale s'impose.

Abstract

The activities of the Jewish translators began to develop in the 12th and 13th centuries, and continued throughout the Middle Ages, until the 15th century. The need for translations from Arabic to Hebrew began in early Christian Spain at the end of the 12th century, as a result of the dissemination of Andalusian culture among Jews who did not know Arabic. However, the attitude towards these translations was ambivalent. The popularity of foreign literature motivated Hebrew writers who opposed the pursuit of foreign culture to write original works in Hebrew, thus expressing criticism of the very act of translation. In this essay the author tries to understand why the translators kept on with their translations despite this ambivalence and the contradictory approach to their work. This is achieved by examining the Hebrew translations of medieval *belles-lettres* classics, focusing on their point of view. From the analysis of the introductions, one may learn of the problems faced by the translators in their work and their way of solving them. Moreover, the introductions inform us of the translator's motives and tendencies, as well as the complex approach to the foreign literature and the manner in which it was made suitable for the Jewish audience. Three introductions will be discussed: Abraham Ibn Hasdai's introduction to *The King's son and the Monk* (13th century); the introduction of Jacob ben Elazar to *Kalila and Dimna* (13th century); and the introduction of Kalonymus ben Kalonymu's *Treatise on Animals* (14th century). Because of its complex nature, the task of translation requires the translator to relate to the author's introduction of the original work. A comparison of this endeavor to the translator's own introduction is imperative to fully understand the complexity of this new creation.

Tovi BIBRING,

« Quand les loups étaient trilingues » :

Questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale

Résumé

En mettant en parallèle les trois versions d'une fable, « Le loup à l'école », l'article interroge l'acte de *translatio* de ce *topos*. La proximité de production de ces textes médiévaux, dans l'espace et dans le temps, justifie la comparaison qui permet de mettre au jour des différences qui révèlent à la fois l'influence du milieu culturel, l'intention sous-jacente dans la morale de l'histoire, avec bien sûr les questions linguistiques que cela présuppose. Ainsi examinera-t-on trois propositions : la fable de Marie de France, considérée comme l'archétype, le texte de Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, en hébreu, tiré de son recueil *Mishlei Sh'ualim* et celui d'un auteur anonyme, en latin, dans le *Le Dérivé complet du Romulus anglo-latin*. Les trois textes ont été écrits entre le XII^e et le XIII^e siècle. La question du milieu dans lequel évolue chaque auteur joue un rôle important : Marie de France et l'auteur anonyme donnent des versions que l'on dira « chrétiennes » et ils s'inscrivent dans un parcours religieux. Berechiah s'adresse à une communauté intellectuelle érudite et les références religieuses sont gommées. Il s'agit aussi d'interprétation : dans quel but apprendre à lire à un loup ? Apprendre à lire ou à parler ? entendre et/ou comprendre ? Cela a des répercussions sur la manière de *translater* les fables. La perspective morale varie d'un texte à l'autre et suggère par exemple l'apprentissage de l'altérité ou la réflexion sur l'acquis et l'inné. Un simple récit donne lieu à des lectures différentes, révélatrices des préoccupations des auteurs.

Abstract

By comparing three versions of a fable “The Wolf at School,” this article questions the act of *translatio* of this *topos*. The proximity of the production of these medieval texts, both in space and time, justifies the comparison, allowing us to examine the similarities and differences that simultaneously reveal the influence of the cultural milieu, the implied

meaning of the tale's moral, and of course the linguistic questions that this presupposes.

Thus, we will examine three versions of "The Wolf at School": the fable written by Marie de France, considered as the archetype, the text by Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, in Hebrew, from his collection *Mishlei Sh'ualim*, and that of an anonymous author, written in Latin, extant in the LBG collection (*Le Dérivé complet du Romulus anglo-latin*). All three texts were written between the 12th and 13th century. The social surroundings in which each of the texts was written plays an important role in this comparison: Marie de France and the anonymous author's versions may be considered "Christian" and are somewhat related to religion. Berechiah addresses a scholarly intellectual community and his text does not contain religious references. The article is also about interpretation: for what purpose should a wolf learn to read? Learn to speak? to listen? The answers to these questions impact and influence how the questions should be interpreted. The moral perspective varies from version to version and suggests, for example, the learning of otherness or a reflection on the acquired and the innate. Therefore, a seemingly simple story gives rise to different readings, revealing the different author's concerns.

240

Alain CORBELLARI,

Michaut, Pauphilet... et Bédier: la querelle d'*Aucassin et Nicolette*

Résumé

Aucassin et Nicolette est, depuis ses premières rééditions au XVIII^e siècle, l'un des récits français médiévaux les plus populaires parmi les lecteurs modernes. En 1932, Albert Pauphilet en publie une traduction visiblement dirigée contre celle de Gustave Michaut, publiée en 1901, et alors récemment rééditée (1929). La traduction de Pauphilet, très modernisante, est en même temps une machine de guerre contre le style de traduction proposé par Joseph Bédier dans son *Roman de Tristan et Iseut* (1900), style usant d'un archaïsme modéré inspiré du français classique, et qui régnait alors à peu près sans partages sur les

réécritures modernes de la littérature médiévale. C'est de cette (modeste) querelle que l'on tente ici de cerner les tenants et aboutissants, en déroulant les implications jusque dans des traductions plus récentes, car le problème du style choisi, dans une pratique qui reste intralinguale, est aujourd'hui plus actuel que jamais. Si la pratique bédieriste a largement été abandonnée, la question du rapport entre une langue moderne et ses états plus anciens continue d'interroger la viabilité même des littératures médiévales.

Abstract

Aucassin and Nicolette is, since his first reissues in the 18th century, one of the most popular medieval French stories among modern readers. In 1932, Albert Pauphilet published a translation visibly directed against that of Gustave Michaut, published in 1901, and then recently reprinted (1929). The translation of Pauphilet, very modernizing, is at the same time a machine of war against the style of translation proposed by Joseph Bédier in his *Roman de Tristan and Iseult* (1900), style using a moderate archaism inspired by classical French, and which then reigned almost without sharing the modern reinterpretations of medieval literature. It is from this (modest) quarrel that we attempt here to define the ins and outs, by unrolling the implications even in more recent translations, because the problem of the chosen style, in a practice that remains intra-lingual, is today more relevant than ever. While the bedierist practice has largely been abandoned, the question of the relationship between a modern language and its older states continues to question the viability of medieval literatures.

Nitsa BEN-ARI,

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut

Résumé

Depuis la théorie des « belles infidèles » datant du XVII^e siècle, la fidélité en traduction devint un point d'intérêt majeur. Cet intérêt souleva nombre de métaphores basées sur le genre, attribuant pour l'essentiel à

la source (à l'auteur) des caractéristiques masculines d'autorité, tout en féminisant la traduction. Au XVIII^e siècle, les « femmes des Lumières » se tournèrent vers l'écriture, et la traduction put alors leur servir de tremplin. La langue offrit aux femmes l'occasion de se réinventer. Aux XIX^e et XX^e siècles, la demande pour cette profession/art augmenta, et les femmes y jouèrent un rôle croissant. Les théories postcoloniales de traduction datant de la fin du XX^e siècle sondèrent l'identité et la loyauté du traducteur, alors que des chercheuses féministes spécialistes de la traduction bataillèrent pour restreindre les métaphores consensuelles de genre. Dans ce contexte, et gardant à l'esprit la connotation négative de la traduction dans la tradition juive, cet article souhaite retracer la voie suivie par des traductrices vers l'hébreu, du XVIII^e au XXI^e siècle, afin de déterminer si les métaphores de genres perdurent encore aujourd'hui, et dans quelle mesure le statut des traductrices a évolué.

Abstract

Since the “belles infidèles” theory from the 17th century, fidelity in translation has become a major concern. This concern has given rise to numerous gender metaphors, the main one granting the source (author) male attributes (authority), while equating the translation with the female. In the 18th century, however, Enlightened women took to writing, and translating would more often than not serve as a stepping stone to it. Language became an opportunity for women to reinvent themselves. The 19th and 20th centuries saw an accelerated demand for the art/profession of translation, in which women played a growing part.

Post-colonial translation theories of the late 20th century probed the translator's identity and loyalty, while feminist translation researchers fought to undercut the consensual gender metaphors. Yet the metaphors persisted.

On this backdrop, and bearing in mind the marked negative hue accompanying translation in the Jewish tradition, this article would like to trace the path female translators into Hebrew took from the 18th century onto the 21st, and use it as a test-case to determine whether gender metaphors still persist, and whether women translator's status has undergone a change.

Sara RALIĆ,

Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et chez ses traducteurs

Résumé

Cet article cherche à discerner les indices de la voix du narrateur dans trois œuvres de David Albahari et, en particulier, les fonctions de trois phénomènes marquant son écriture : métanarration, métalepse et métalangage. Phénomènes narratifs et phénomène discursif, connus pour leurs effets humoristiques et ludiques, provoquent sous la plume d'Albahari le malaise existentiel et la mise en question de la notion de réalité. À travers ces trois phénomènes, le narrateur développe le sujet principal de ses récits qui est le doute sur le pouvoir du langage et atteint l'objectif de sa narration qui est l'exploration de la forme littéraire. L'analyse du corpus fait ressortir la portée des fonctions métanarratives et l'étendue des conséquences de l'effet métaleptique. Du point de vue de la traduction, la relation entre la voix du narrateur du texte et la voix du narrateur de la traduction est examinée, ainsi que les conséquences de la subjectivité du traducteur sur les trois phénomènes en question et, conséquemment, sur l'effort d'interprétation attendu du lecteur. Non seulement la non-restitution de ces phénomènes nuit à la dimension stylistique de l'œuvre traduite, mais encore elle nuit à l'organisation textuelle du récit, altère la relation du lecteur à la fiction et anéantit les effets multiples et complexes nés de la confusion troublante entre la pensée et la réalité dont cette dernière est la représentation.

Abstract

This article aims to discern the indicators of the narrator's voice in three pieces of work by David Albahari and, in particular, the functions of three phenomena marking his writing: metanarration, metalepsis and metalanguage. These narrative phenomena and discursive phenomenon, known for their humorous and playful effects, provoke under Albahari's pen the existential malaise and the questioning of the notion of reality. Through these three phenomena, the narrator develops the main subject

of his narratives, which is the doubt about the power of language, and reaches the objective of his narration, which is the exploration of the literary form.

The corpus analysis highlights the significance of metanarrative functions and the extent of the consequences of the metaleptic effect. From the point of view of translation, the relationship between the narrator's voice of the text and the narrator's voice of the translation is examined, as well as the implications of the translator's subjectivity on the three phenomena in question and, consequently, on the interpretative effort expected from the reader. Not only does the non-restitution of these phenomena undermine the stylistic dimension of the translated work, but it also harms the textual organization of the narrative, alters the reader's relationship to fiction and destroys the multiple and complex effects resulting from the disturbing confusion between the thought and the reality, of which the latter is the representation.

244

Olivier SOUTET,

Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II

Résumé

Nous nous proposons de traiter dans la présente contribution des traductions françaises de la messe selon les deux formes du rite romain actuellement en vigueur dans l'Église catholique. Au-delà des problèmes, dirons-nous techniques, à la frontière de la traductologie et du débat doctrinal, soulevés par cette confrontation, cette contribution s'attachera à mettre en évidence un fait fondamental : la modification du rôle et de la portée de la traduction liturgique lorsque les langues vernaculaires se substituent au latin comme langues liturgiques. De fait, aussi longtemps que la langue latine est langue de la liturgie romaine, les traductions ne sont guère plus que des aides à la lecture ; en revanche, la promotion des langues vernaculaires au rang de langues d'expression liturgique entraîne une conséquence qu'on peut prévoir être une difficulté : l'idiome

vernaculaire est promu au rang de forme linguistique chargée d'exprimer un contenu par nature fixé et, sauf modification doctrinale dictée par le magistère, intangible, tout en restant langue de communication courante, ce qui signifie exposé aux changements discursifs.

Abstract

We are dealing in this contribution with French translations of the Mass according to the two forms of the Roman rite currently in force in the Catholic Church. Beyond the problems, we will say technical, on the border of the translation and the doctrinal debate, raised by this confrontation, this contribution will focus on highlighting a fundamental fact: the modification of the role and the scope of the liturgical translation when vernacular languages are substituted for Latin as liturgical languages. In fact, as long as the Latin language is the language of the Roman liturgy, translations are little more than aids to reading. On the other hand, the promotion of vernacular languages as liturgical languages has a consequence that can be expected to be a difficulty: the vernacular idiom is promoted to the rank of a linguistic form responsible for expressing a fixed content and, except for doctrinal modification dictated by the Roman authority, intangible, while remaining language of current communication, which means exposed to the discursive changes.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)

Françoise BERLAN (Sorbonne Université)

Mireille HUCHON (Sorbonne Université)

Peter KOCH (Universität Tübingen)†

Anthony LODGE (Saint Andrews University)

Christiane MARCHELLO-NIZIA (École normale supérieure-LSH, Lyon)

Robert MARTIN (Sorbonne Université/Académie des inscriptions et belles-lettres)

Georges MOLINIÉ (Sorbonne Université)†

Claude MULLER (Université Bordeaux Montaigne)

Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)

Gilles ROUSSINEAU (Sorbonne Université)

Claude THOMASSET (Sorbonne Université)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Sorbonne Nouvelle)

Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Jean Jaurès)

Annie BERTIN (Université Paris Nanterre)

Claude BURIDANT (Université de Strasbourg)

Maria COLOMBO-TIMELLI (Università degli Studi di Milano Statale)

Bernard COMBETTES (Université de Lorraine)

Frédéric DUVAL (École nationale des chartes)

Pierre-Yves DUFEU (Aix-Marseille Université)

Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)

Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)

Christine SILVI (Sorbonne Université)

André THIBAUT (Sorbonne Université)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Sorbonne Université),

Directeur de la publication

Joëlle DUCOS (Sorbonne Université/EPHE),

Trésorière

Stéphane MARCOTTE (Sorbonne Université),

Secrétaire de rédaction

Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne),

Secrétaire de rédaction

Antoine GAUTIER (Sorbonne Université),

Diffusion de la revue

TABLE DES MATIÈRES

Traduction et diachronie : enjeux théoriques Hilla Karas & Hava Bat-Zeev Shyldkrot.....	7
L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (<i>Li Livres de confort de Philosophie</i>) de la <i>Consolatio Philosophiæ</i> de Boèce Thierry Ponchon.....	27
Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge Revital Refael-Vivante.....	71
« Quand les loups étaient trilingues » : questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale Tovi Bibring.....	109
Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d' <i>Aucassin et Nicolette</i> Alain Corbellari.....	135
Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut Nitsa Ben-Ari.....	149
Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et chez ses traducteurs Sara Ralić.....	169
Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II Olivier Soutet.....	213
Résumés/Abstracts.....	235

